

# LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :  
M. TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
5, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50  
Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.  
Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

SOMMAIRE

Avis aux Littérateurs. — *Echo de la mi-Carême*, l'Avant-Scène. — *A Aymé Delyon*, Junior. — *A Junior*, Aymé Delyon. — *Lettre de Loretto*, l'Ombre de Livingston. — *Le Printemps*, Louis Pollaud. — *Ogouri no Denki*, Keisio et Louis Guichard. — *La mort de l'Orpheline*, A. d'Atravel. — *Bohème*, suite, A. Brébion. — *Bibliographie*, Aymé Delyon. — *Téléphone*, Aymé Delyon. — *Eliane*, suite, Aymé Delyon. — *La pauvre Femme*, Louis Dupont. — *Jeux d'esprit*.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour collaborer ; il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour chaque article, vers ou prose. En cas de non-admission, l'administration rembourse 75 centimes pour chaque article refusé.

Les collaborateurs recevront franco, deux exemplaires du journal où ils seront imprimés.

Le Comité de rédaction du ZIG-ZAG s'occupe de la publication d'un volume de prose et de poésie, qui, sous le titre de *Mélanges de Littérature et d'Art*, contiendra les bonnes compositions.

Le prix d'insertion est de deux francs par page pour les œuvres admises. Les sommes versées seront remboursées aux auteurs en exemplaires du volume.

Ecrire bien lisiblement sur un seul côté de la page. Pour avoir une réponse dans le numéro du dimanche, les lettres doivent être à la rédaction le mercredi soir ; sinon, le Téléphone donnera l'explication à la quinzaine. Le ZIG-ZAG, Lyon, rue Molière, 95.

ECHO DE LA MI-CARÊME

Histoire en retard

Il y avait grande soirée, rue Sylvabelle, chez Mme X... Une des plus charmantes cotillonnières de Marseille, se trouva, au cours du bal, engagée dans une conversation tellement intéressante avec un sien partner, qu'elle but, par pure distraction, trois verres de punch en quelques minutes, croyant probablement que c'était de l'orgeat.

Un instant après, elle voulut se lever et danser un quadrille, mais elle vit tout tourner autour d'elle. Les lumières, les parfums, la musique achevant ce que le punch avait commencé, Madame la colonelle en retraite se trouva complètement grise.

— Diable ! se dit son cavalier, un *gommeux*, qui se pique de bel argot, ma danseuse qui est dans les brindesingues !

Et comme les *gommeux*, à Marseille, sont une race dénuée de charité, il lui persuada tout bas qu'elle devait exécuter un cavalier seul.

Hélas ! la pauvre petite colonelle écouta le Méphistophélès en gants paille et le cavalier seul fut risqué, — très risqué, même.

Ce fut alors une terrible chose que l'indignation des vénérables pudibondes qui faisaient tapisserie. Elles se levèrent comme une seule douairière et se rassirent avec des gestes de stupeur. Puis, des chuchotements coururent tout le long des salons ; les jeunes filles rougissaient, les jeunes gens réprimaient une violente envie de rire, et la petite baronne, tenant sa jupe à deux mains, continuait son cavalier seul dans l'air de *Bu qui s'avance !*

On ne reverra jamais cela.

Le colonel, qui jouait au whist, fut attiré par tout ce tapage :

— Sabre de mon père, madame, tonna-t-il de sa voix de commandement... que faites-vous là ?

Et il ajouta de la même voix, avec la rude franchise des camps :

— Millesonnerres, ma femme s'est pochardée !

Puis la douleur lui faisant tout-à-fait perdre la tête :

— Quinze jours de salle de police ! s'écria-t-il.

C'en était trop. Tout le monde partit d'un immense éclat de rire ; la colonelle, subitement dégrisée, se trouva mal et il fallut l'emporter.

Hier matin, elle est partie pour Jérusalem.

L'AVANT-SCÈNE.

A AYMÉ DELYON

On m'accuse de laisser vide  
Le coquet biberon d'Aymé,  
Votre poupon est bien avide,  
Mais n'est nullement affamé !

Sa petite mine agaçante  
Essaie en vain de se fâcher,  
Je la trouve réjouissante  
Et n'en puis mes yeux arracher !

J'ai tort, bien sûr, mais j'imagine  
Que pour *Chérubin-Tracassin*,  
Ce beau sire qu'on ne devine,  
*Zig-Zag* ressent un gros béguin !

Allons, bébé, sur ton visage  
Laisse flotter le *doux printemps* !  
Sois gentil, aimaut, pas trop sage,  
C'est là le secret du bon temps !

Vers *l'Express* j'ai fait une pointe,  
Cette semaine, j'en conviens,  
Pour si peu, ne te désappointe !  
Me revoici, je te reviens !

15 avril 83.

JUNIOR

A JUNIOR

Junior, vous traitez d'avide  
Le cher baby *Zig-Zag* d'Aymé,  
Mais, quand son biberon est vide,  
Comment n'être pas affamé ?

Sa pauvre mine pâlissante,  
Trop triste ne peut se fâcher,  
Et pour la revoir agaçante,  
Il faut, à la faim, l'arracher !

Je ne veux plus qu'on le chagrine  
En le fuyant, mon chérubin !  
Vous êtes sans cœurs, j'imagine,  
Cruels Junior, Tracassin !

Vous voilà ? « Bonjour ! » Son visage  
S'épanouit comme un printemps,  
Il fait risette, oh ! qu'il est sage !  
Diablotin plus beau que le temps !

Na ! plus rien ne le désappointe ;  
A *l'Express* il reprend son bien !  
C'est votre Muse, il l'a rejointe,  
Brisera-t-elle son lien ?

17 avril.

Aymé DELYON.

Madame Edouard Lenoir, auteur goûté de Paris et de la province, vice-présidente de notre société universelle des Ecrivains français, présidente d'honneur des concours du *Biographe*, nous adresse une charmante lettre pleine de félicitations et d'encouragements, et nous promet, dans les termes les plus gracieux, sa puissante protection dans le monde littéraire où son talent lui a acquit une place d'honneur ; réjouissez-vous donc, chers lecteurs, et vous, collaborateurs aimables, travaillez de plus en plus, afin d'être dignes de passer sous tous les yeux émérites qui vont désormais vous connaître.

LETTRE DE LORETTO

(Suite.)

Force fut donc de reprendre les Cent pas en nous heurtant l'un l'autre, car la mer devenait furieuse ; garder l'équilibre sous les folles évolutions du bateau était impossible. Plusieurs Anglais imitèrent notre exemple. L'un d'eux, s'approchant de moi, me dit : Monsieur, je connaissais vous ! J'avais rencontré vous dans la ville de Ravenne avec M. Kérédan.

Que l'on dise maintenant que les Anglais ne sont pas observateurs. Celui-ci m'avait vu à Ravenne il y a juste seize ans, en compagnie de M. Amédée Kérédan, un docteur archéologue auquel je servis pour un instant d'interprète volontaire et que je n'oublierai jamais, tant à cause des leçons d'histoire qu'il m'a données que pour ses incroyables distractions. Figurez-vous qu'il venait me prendre au lit, à quatre heures du matin, pour m'enmener voir les effets de lune sur les campaniles. Quelquefois il sortait en caleçon, oubliant de passer son pantalon, toujours nu-tête. J'étais obligé de le rappeler à l'ordre à chaque instant. Il décrochait des tableaux dans les musées, démontait un tabernacle dessin de Michel-Ange, mettait les gardiens sur les dents, car si les uns le prenaient pour un original, les autres croyaient avoir affaire à un voleur, c'était à mourir de rire.

Tout en m'apprenant que Ravenne fut une des plus anciennes cités de la Gaule Cispadane, qu'elle fut fondée par les Thessaliens, qu'elle était construite dans des marais, au bord de la mer, que la marée s'y élevait à une grande hauteur, que des atterrissements successifs l'ont éloignée de six kilomètres de la mer, il m'arrachait un à un les boutons de mon gilet. Le soir, à table, il refaisait toute l'histoire de Ravenne, depuis sa fondation.

Je ne vous décrirai pas tout ce que M. Kérédan me fit visiter dans Ravenne, les églises, les tombeaux des exarques, la rotonde, dont la coupole est un monolithe de 35 pieds de diamètre et du poids de 900 milliers, le tombeau de Dante, mort à Ravenne le 14 septembre 1321, Saint-Apollinaire in Classe, à 4 kilomètres de la ville, magnifique spécimen de l'art chrétien antique, le palais de Théodoric, détruit par Charlemagne et dont il ne reste qu'un mur avec huit colonnes de marbre formant une façade du couvent des Franciscains.

Le musée où l'on remarque la médaille de Cicéron, médaille unique.

Et le port. Eh ! mais pardon, directeur, je m'égare.

Encore un mot sur M. Kérédan. Quelques jours après avoir quitté Ravenne, j'appris que, surpris en train de décrocher un tableau dans le musée de Bologne, je crois, on le prit pour un voleur et il fut conduit en prison où il ne moisit pas, comme bien vous pensez ; c'est le souvenir de cette aventure qui me fit éclater de rire au nez de mon Anglais.

Je n'ai jamais revu M. Kérédan. J'espère si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il ne m'en voudra pas de lui avoir rappelé d'une façon un peu humoristique son gai séjour à Ravenne.

Que les touristes, que les amateurs d'un beau ciel, que les amoureux qui viendront en Italie, n'oublient pas Ravenne et qu'ils pensent à visiter Saint-Apollinaire in città, la plus curieuse des nombreuses églises de la ville. Ils ne manqueront pas d'admirer une magnifique frise de mosaïque d'une grande richesse parfaitement conservée, reproduisant une procession de vingt-deux vierges se dirigeant avec les mages, vers la vierge-mère, représentée assise entre des anges avec l'enfant Jésus sur ses genoux; une procession de saints se dirigeant, saint Martin à leur tête, vers le Christ assis également; d'autres mosaïques, reproductions fidèles de différents sujets de l'ancien et du nouveau testament. Mais la mémoire me fait défaut pour vous en donner les détails.

L'OMBRE DE LIVINGSTON.

## LE PRINTEMPS

Vite, sous la tendre feuillée,  
Courons ensemble, ce matin,  
La faucille s'est réveillée,  
Pour voir la fraîche corbeille  
De fleurs emboumant le chemin.

Chaque tige a sa gouttelette  
Et chaque perle son oiseau :  
C'est l'heure où la blonde sculette,  
Dans une frêle escarpolette,  
Se balance, jeune roseau !

La ravissante coccinelle  
Butine au milieu du buisson ;  
Partout le battement d'une aile,  
Chaque mésange a sa tonnelle,  
Chaque tonnelle une chanson.

Suivez-moi, dans le voisinage,  
Où mille et mille papillons  
D'étamines font un carnage ;  
A leur étourdi badinage,  
Nous sourirons près des sillons.

La libellule à la corolle  
Demande un instant de plaisir ;  
Chaque lac a sa barcarolle,  
Chaque abeille a son alvéole  
Et chaque âme un rêve, un désir

Tout respire une folle ivresse  
Et palpite au sein des arceaux ;  
Chaque atome a son allégresse,  
Chaque être naît d'une caresse,  
Le bonheur aime les berceaux.

Où, suivez-moi dans les prairies,  
Si vous voulez vous émoi ;  
Là de charmantes rêveries,  
A l'ombre des branches fleuri,  
Autour de vous viendront s'asseoir.

A l'enfant il faut le boccage,  
A l'oiseau bleu l'immensité ;  
L'aile captive honnit la cage  
Que vainement elle saccage,  
Pour atteindre la liberté.

Fillettes, quittez vos chaudières,  
Car des couronnes de lilas  
Enguirlanderont les premières,  
Qui, grâce aux célestes lumières,  
Les verront, les prendront là-bas.

Chaque églantine est un sourire,  
Un sourire appelle un baiser.  
Le printemps mérite une lyre,  
Et le jeune cœur qui soupire  
Est l'archet qui doit la griser.

Jeunesse ! aurore de la vie,  
Où, sous la vermeille épaisseur,  
Suivez-moi, je vous y convie ;  
Je veux que chaque aurore envie  
La gentillesse de sa sœur

Louis POLLAUD.

## OGOURI NO DENKI

LÉGENDE JAPONAISE

(Traduction littéraire)

(Suite)

Le boozou lui dit d'un ton sérieux et calme : Ce pauvre samourai n'est plus le beau samourai que tu pensais revoir aujourd'hui. Le poison a fait son effet, mais il ne mourra pas. Après le changement que tu vois, veux-tu rester toujours avec lui ?

Ces mots choquèrent Tété qui, relevant son visage en pleurs lui répondit : Après ce que vous savez, je ne m'attendais guère de votre part à ces paroles blessantes. Ni la crainte de la contagion, ni celle de la mort ne m'arrêteront dans mon devoir. Mon amour est pur, ayez pitié de moi, donnez-moi asile et laissez-moi le soigner, ce sera votre plus grande charité pour moi !

Le boozou attendri par tant de vaillance, lui dit : Je te garderai avec le malade, mais pas dans le temple même, il n'est pas convenable qu'une femme y séjourne. Près de là est une maisonnette, au pied de la colline, ce bâtiment est heureusement libre, vous y habiterez tous deux. Puis il la pria d'écouter ses conseils : « C'est par l'in-yeux de la vie précédente que ce samourai souffre ainsi de la maladie due au poison. Quand tu seras dans ce bâtiment récite donc un jour avec le malade 10.000 fois la formule : Namé amida boutsou, pour effacer les péchés commis.

Cette prière est le meilleur médicament et guérira un jour ton ami.

Ce jour même le bienveillant boozou fit installer Soukecigué et Tété dans la maisonnette où il leur fit porter des provisions et des médecines.

La treizième année d'Anei venait de passer. Le printemps arriva, la nature changea son aspect Soukecigué changea aussi le sien. Les cheveux poussèrent déjà assez longs, la figure reprit sa beauté primitive et il put parler librement, mais il n'était pas complètement rétabli : les reins, les jambes n'avaient pas leur souplesse ; il ne pouvait pas quitter son lit.

Tété le soignait avec tendresse et ne cessait de réciter la formule : Namé amida boutsou, pour demander sa guérison. Quoique n'ayant pas contracté le mariage, Soukecigué appelait depuis quelque temps Tété sa femme, et le seul bonheur de celle-ci était d'appeler Soukecigué son mari.

Une nuit Jizo apparut à la jeune femme près de son makoura (oreiller de bois) et lui dit :

— Tété, ta dévotion est sincère et profonde. Ecoute, je vais t'indiquer un moyen pour guérir ton malade. Le boozou de ce temple fera un jour le voyage au mont de Koumano, de la province de Kishiou, vas avec lui, fais baigner Soukecigué à la cascade qui s'y trouve, adresse la prière à Gouguen. Non seulement le samourai se rétablira complètement, mais il retrouvera sa famille. Inspirée de cet oracle, elle inclina la tête, mains jointes : pour remercier son Jizo ; quand elle la releva, il avait disparu, c'était un songe. Elle s'éveilla au son de la cloche annonçant l'aurore, éveilla Soukecigué endormi à ses côtés et lui dit tout ; comme il avait eu le même rêve, ils furent inquiets de cette coïncidence et elle alla le conter au boozou. Celui-ci, également étonné, lui dit : Il est vrai je me suis proposé de faire ce voyage. Je compte même partir après-demain midi ; mais comme je l'accomplirai en mendiant, il ne demande presque aucun préparatif, et je n'en ai encore parlé à mes disciples.

Je ferai faire une djirikisia (voiture à une seule roue placée au milieu, traînée par un homme et allant bien plus vite que nos fiacres), pour Soukecigué et vous vous chargerez de l'emmener. Quant à votre couche, soyez sans inquiétude, nous coucherons chez des croyants et dans des temples, Tété remercia profondément et retourna près de son ami pour lui conter cet entretien. Leurs préparatifs seraient vite faits ; ils n'avaient point de bagages ; un paquet de kimono (vêtements), voilà tout.

(A suivre).

KEISIO et Louis GUICHARD.

## POÉSIE

## LA MORT DE L'ORPHELINE

Ballade tirée de Solomos, chant grec

Dis-moi, te souvient-il de la jeune orpheline,  
Dont les beaux cheveux blonds, parés de myrte frais,  
Donnaient à son visage une grâce divine,  
En embellissant tous ses traits.

Tous deux nous l'admirions, cette belle innocente,  
A l'œil de la couleur des cieux,  
Tous deux, n'est-il pas vrai, nous la trouvions charmante,  
Attirés, fascinés par l'éclat de ses yeux.

Le soir, près du sentier, son agneau favori  
Courait, bondissait auprès d'elle.  
Nous la vîmes souvent et souvent attendre,  
Je la suivais la chaste belle.

Parfois elle chantait les beautés du printemps,  
Assise sur le rivage,  
La tristesse était peinte, oh ! depuis bien longtemps,  
Sur son jeune et beau visage.

Hier, je la revis au détour du sentier,  
Quatre hommes portaient la pauvrette,  
Son agneau la suivait en traînant son panier,  
La mort avait pris la fillette

A. D'ATRAVEL.

La Maison de chaussures **A la Renommée**, 44, place de la République, Lyon, informe sa nombreuse clientèle qu'elle est toujours parfaitement assortie en chaussures de haute nouveauté de la saison.

Chaussures fortes pour excursions, chasse, réservistes, pensionnats. — Chaussures de luxe et de fantaisie. — Pantoufles en tous genres.

La maison n'a pas de succursale.

## BOHÈME

(Suite)

Place de la Sorbonne, aucun Collignon ne voulant les prendre tous les sept dans sa voiture, force fut de se rendre rue de Médecin. Ils y trouvèrent, stationnant avec un quatre-places, Alexandre, le cocher noceur, bien connu des potaches et des femmes. La bande s'enfourna dans le sapin, et foulette canaons, la guimbarde pliant sous ses ressorts partit au grand trot.

Il était deux heures passées, quand la voiture s'arrêta place du Trône.

Moulus, brisés, courbaturés les voyageurs mirent cinq minutes à en sortir. Ratiné dans un coin, Chambec ronflait à ébranler les vitres, impossible de le réveiller. On le laissa pioncer et l'on s'engagea dans la grande allée des baraques à la recherche de rigolade.

Malgré l'heure avancée, tout était encore en mouvement, seuls, les théâtres et les ménageries étaient fermés. Les bazars, les montagnes russes, les chevaux de bois, les tourniquets marchaient comme en plein jour.

Le pain d'épice, sous toutes les formes, s'amollissait caressé par l'air humide de la nuit.

Les grands miriltons, les trompes et les cornets s'entassaient pêle-mêle avec des bibelots de toutes sortes, miroitant sous la lumière tremblante des bougies, charbonnant dans leurs étuis de verre.

— Oh ! c'est beau le luxe, ne cessait de grogner Cathion avec émotion. Oh ! que c'est beau, que c'est beau !

A côté d'un chemin de fer américain, la voiture d'une somnambule extra-lucide attira l'attention de Grimbaud :

— Eh ! dites donc, si nous allions monter une scie à cette respectable pythonisse. Moi je veux savoir combien j'ai de bocks à filer avant d'aller rendre visite au dénommé Pluton.

— C'est ça, entrons tous.

(A suivre).

Ant. BRÉBION.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les Mystères de Royan*, par Evariste Carrance. Edition populaire, 1 fr. 25 ; édition in-8, 3 fr. 50, chez M Dupré, 12, rue Roussanne, à Agen.

Si vous voulez éprouver les émotions les plus vives, si vous cherchez un récit qui doive vous arracher à de tristes préoccupations, ouvrez ce livre tout fait. d'aventures savamment combinées pour tenir sous le charme ! C'est poignant, dramatique, effrayant d'imagination ; c'est une histoire d'amour, amour élevé à l'héroïsme, amour purifiant tout.

L'opposition des caractères les fait valoir ; la justice divine, la justice humaine suivent leurs cours infailibles. Les intrigues s'enchaînent sans effort, et, après mille encombres, arrivent à un dénouement heureux.

*Légendes sacrées. — Les grandes figures de la Bible*, par le même. 5 fr. — M. Evariste Carrance traite tous les genres avec un égal bonheur. Le talent incontestable, fondé sur une conviction sincère, est la cause de cette heureuse conformité.

Jamais un souffle mauvais ne vient ternir ses belles pages. Qu'il traite, en vers ou en prose, un sujet grave ou léger, partout se retrouve le respect des choses saintes : l'auteur est chrétien ; le culte de la famille : l'auteur est époux et père ; à ces titres, il ne pense et n'écrit que de la saine littérature. Aussi, dans les sujets religieux, ne fait-il pas parade de principes faux, ou de sophismes vaniteux ; il est sincère.

N'éprouvez-vous pas parfois le besoin de savourer ces pages divines, qui ont charmé et fortifié notre enfance ? Relisez-les alors dans ce beau volume, où elles ont été groupées avec tant d'art. L'auteur a respecté le texte, mais il l'a presque toujours encadré de ses propres réflexions ; ses sentiments éclatent avec une vraie poésie, un grand charme dans des strophes ou des paragraphes remarquables en tous points, où le style s'élève et reste à une sereine hauteur.

Aymé DELYON.

## TÉLÉPHONE

Henri Girard. — Merci tout particulièrement pour votre charmant envoi, passera sous peu. Compte-rendu à bientôt.

Rhétoricien masqué. — Très probablement votre pièce commencera au n° 19, le 29 avril.

A tous nos Sphinx, mille grâce pour les jeux d'esprit que vous m'envoyez je m'en servirai avec le plus grand plaisir.

Ernest Bonneau. — Devez avoir notre carte postale.

A Tracassin. — Ton cri de guerre ici trop tard s'est fait entendre.

Mais tu n'as rien perdu pour ces huit jours attendre !

ERUAL

L'ami de P. — Bonjour.

Aymé DELYON

## ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo.

(Suite) — N° 5

— Bien merci, et cette dépêche ?  
— Sur votre bureau, tenez ami et quelle vous soit légère !...  
Quant à la maladie je crois que... Peste !... vous retombez...  
— Laissez-moi, doct... la dépêche est de ma mère... mon père, mon père mourant...

2

Lettre de Mikita Sowareff, à Madame Delinge

Londres, 18 X..... 18....

« Madame,

« J'ai été rappelé dans ma famille par un télégramme désespéré m'annonçant la maladie de mon père, je suis parti sans avertir personne.

« Notre cher malade est enfin hors de danger

« Je ne pense pas revenir en France de fort longtemps, de dix ans, jamais peut-être !

« Adieu les leçons de russe ; je les regrette beaucoup ; car, malgré l'incurie dans l'enseignement que montrait le professeur, l'élève faisait des progrès frappants. Il est même dommage que Mademoiselle en reste ici, vous trouveriez sans doute un maître qui lui terminerait cette éducation-là.

« Croyez-le bien, Madame, je me souviendrai toujours que vous m'avez traité en ami véritable, et j'aurai le souvenir des heureux moments que nous avons passé ensemble.

« Recevez, etc. »

Adresse....

Lettre d'Éliane Delinge à Mikita Sowareff.

« Mon cher et terrible professeur,

« Froncez vos noirs sourcils, lancez des éclairs foudroyants de vos yeux cruels, dites tout ce que vous voudrez, je ne vous entends plus, hélas ! Mais lisez-moi jusqu'au bout. D'abord, en colère de mon audace, vous respirerez en achevant ma lettre.

Et maintenant que vous n'êtes plus là, malheureusement ! pour m'épouvanter, laissez-moi être farouche.

Ne le niez pas, Mikita, vous m'avez aimée !

Qu'ensuite cette tendresse vous ait parue insensée parce que son objet était indigne de vous, je le sais de reste, mais cette

tendresse vous l'avez ressentie. N'essayez pas de me mentir !... Souvent votre visage restait impassible, votre sourire buriné sur vos lèvres, quand je vous faisais une question qui vous émouvait, à travers ce masque marmoré. Je vous lisais, grâce à une *marque infailible* ; je veux garder mon secret de devineresse, mais vous n'éprouverez jamais en ma présence la moindre émotion, tant cachée soit-elle que je ne la voie de suite.

Je vous adore ! vous le savez trop, je suis terriblement gâtée, horriblement mal élevée, habituée à voir l'univers entier céder à mes caprices ! je pensais que vous seriez comme les autres ; ensuite j'eusse tout donné pour l'orgueil de vous obéir... excepté quand vous m'avez crié : Épousez votre cousin André Delinge.

Ah ! les grands savants n'ont pas d'âme, ils ne savent pas aimer ; votre fantaisie passée, vous m'avez prise en horreur... Si vous compreniez le tourment atroce que m'ont causés ces mots barbares ! Oh ! j'en aurai à jamais le cœur gros ?

Non, Mikita, je ne me marierai ni avec celui-là, ni avec un autre, je le sens, vous aussi n'est-ce pas ?

Je ne parlerai plus de vous, au moins je ne puis me résoudre à vous perdre tout à fait. Je serai votre sœur, votre amie, la plus sûre confidente, votre élève toujours ; car je ne veux vous envoyer mes devoirs de russe, vous me les renverrez corrigés, annotés.

Je deviens raisonnable... Si, après dix, vingt années vous me trouvez digne de vous... avec transport je serai là.

Il me suffit que vous le sachiez. N'en parlons plus, ne craignez pas que je revienne jamais sur ce point.

Voilà ma lettre, elle vous contente, j'en suis sûre !

Vous n'êtes aucunement scandalisé : c'est une sœur qui écrit. Fâchez-vous bien, puis vite répondez un bon petit mot.

Adieu, adieu, cher et terrible étranger ; cœur bien-aimé, dur, impitoyable... Oh ! dire que je serai des années sans vous voir, sans vous entendre !... Adieu !... Revenez ?... oh ! revenez ?

Votre élève au désespoir.

Sowareff, en pleurs comme un enfant, achevait cette lecture dans la grande bibliothèque de son père. Eliane se transformait à ses yeux... Sa persévérance héroïque à braver les injures et les événements le foudroyait, et, soudain pour lui la sublimait.

Par un de ces revirements auquel est soumis l'esprit le plus fort, il lui sembla qu'il s'était entêté à jouer le vilain rôle, se déclara petit, ingrat, égoïste, presque déloyal, s'il acceptait le dévouement d'Éliane en la contraignant à une vie solitaire.

Sa réserve avait tenu beaucoup à ce qu'il craignait de la rendre malheureuse ; mais aussi, par un effet de vivace égoïsme, essence de notre misérable nature, le savant redoutait surtout qu'une compagne, tant chérie soit-elle, ne le dérangeât. Sa vie d'explo-

rations scientifiques serait entravée par la folle enfant. Le temps et les soins pouvaient sans doute modifier son caractère ; mais l'observateur profond avait compris qu'elle serait toujours essentiellement fantasque et turbulente au moral et au physique, comme lui serait toujours essentiellement grave, calme, inflexible, austère. Et, navré, il retournait ce problème sans y trouver de solution.

Ivan Sowareff entra, plié dans une grande robe de chambre, promenant autour de lui ces regards inquiets des gens qu'on appelle vulgairement de mauvais malades.

— Mikita, dit-il, ouvrez cette fenêtre, on étouffe... Enfin ! Donnez-moi votre fauteuil, j'y serai mieux que dans celui que vous m'avez avancé.

— Vous sentez-vous mieux, mon père ? demanda le fils avec déférence ?

— Si j'allais mieux, je serais à l'Observatoire. Depuis votre retour nous n'avons pas causé. Recueillez-vous et dites-moi où en sont vos travaux. D'abord ôtez-moi ce tabouret.

Mikita enleva le meuble gênant, se leva, prit une énorme serviette qu'il fouilla avec beaucoup de temps, très inutile à trouver cinq ou six feuillets couverts de notes à peu près insignifiantes.

Ivan, quoique d'un irascible caractère, était généreux et sensible ; il martyrisait sa femme tout en lui restant très attaché. Comme son fils ne lui avait jamais donné que de l'orgueil, que sa conduite correcte ne laissait absolument rien à désirer, il l'adorait dans toute l'acception du mot. Par une condescendance où la camaraderie n'entraînait pour rien, il s'empara du cœur de son enfant au point que son œil paternel y put toujours lire. Fier de son père, Mikita l'admirait, l'entourait, le vénérait. Sa volonté devenait la sienne. Dans la moindre affaire il lui demandait conseil et, à l'encontre des gens qui ne prennent avis que pour agir à leur tête, il observait religieusement ses prescriptions.

Son secret était de ceux qu'on n'avoue pas aux parents, mais pour le taire, il eut fallu inventer des chimères, cela lui semblait insupportable ; puis il ne voulait pas que son Eliane adorée l'entraînât à mentir, c'eût été selon lui une profanation. Enfin cet homme étrange ne dédaignait pas de gagner une difficile victoire sur lui-même ; dans ces combats, les plus terribles de tous, sa volonté d'acier lui valait parfois de ces triomphes qui causent une fierté surhumaine.

Il rassembla ses forces comme s'il se fut agi de faire un saut périlleux, rejeta sa serviette, puis, très froid, se retourna en disant :

— Il y a bientôt cinq mois que je reste inactif.

— Je n'ai pas compris ?... Étiez-vous malade ?

A suivre.

AYMÉ DÉLYON.

## LA PAUVRE FEMME

Quand la nuit fut venue, elle mit son enfant  
Dans le berceau, s'assit en silence, étouffant  
Un sanglot, et pria.

Dans l'ombre, la rafale  
Apportait du lointain des cris par intervalle,  
En jetant sur le soir un long souffle de deuil.

Dedans tout est muet et froid comme un cercueil,  
On y sent l'abandon, et tout est misérable :  
Vieilles chaises, vieux lit, une mauvaise table,  
Une lampe fumeuse, un bas tout à côté,  
Que la mère à son fils souvent a tricoté.

Hélas ! l'enfant est jeune ! et si la malheureuse  
A fui dans ce réduit, c'est qu'elle est bien honteuse !  
Pauvre mère, voilà longtemps qu'elle est ici,  
Longtemps que sur son front languissant, le souci  
Creusa ses durs sillons, son mari l'a quittée,  
Pour suivre follement une fille éhontée,  
Sa maîtresse ! et depuis, on ne l'a plus revu.  
Aussi l'infortunée, à ce coup imprévu,  
Seule avec son enfant, et sans ressource aucune,  
L'angoisse dans le cœur, mais l'âme sans rancune,  
S'en alla du pays pour éviter l'affront,  
Et vint loger ici, dans un désert, le front  
Triste et sombre, toujours comme à son ordinaire,  
Seulement, depuis lors, elle était poitrine !  
Enfin la pauvre femme avait beaucoup souffert !  
C'est pourquoi ce soir-là, le vieux missel ouvert,  
Elle est près du berceau, tandis que la tourmente,  
Qui fait rage au dehors, à chaque instant augmente,  
Et noircissant au ciel le grisâtre horizon,  
Fait crier en grinçant le seuil de la maison,  
Comme si des esprits dans ce vacarme immense,  
Dansaient dans la nuit sombre une infernale danse !

Mon Dieu, quelle est paisible et soumise à son sort,  
Cette mère qui rit à son enfant qui dort !

Elle songe à son homme, à ses gaités passées,  
A son malheur présent, et ces tristes pensées  
Font pénétrer encor, le rongeur par degré,  
Le venin goutte à goutte en son cœur déchiré...  
Son esprit, absorbé par sa douleur profonde,  
N'entend plus ni le vent, ni l'ouragan qui gronde,  
Ni les gémissements devenus plus distincts,  
Et chaque fois aussi de plus en plus éteints,  
Et bien plus déchirants, plus horribles, d'un être  
Abandonné dans l'ombre et se mourant peut-être !

Tout-à-coup, — je ne sais par quel pressentiment, —  
Réveillée en sursaut de son égarement,  
Elle entendit des coups qu'on frappait à la porte  
Et de longs cris d'appel. Alors, à demi-morte,  
Tremblante de frayeur, elle alla pour ouvrir  
Au malheureux dehors en danger de périr.  
La porte en cet instant tourna sur elle-même ;  
Puis un homme en haillons, à face osseuse et blême,  
Entra, couvert de sang, un enfant dans les bras.

« Brave femme, tenez, voilà de l'embaras !  
Ayez soin du petit, dit-il bas à la mère,  
Ma blessure est mortelle ; il n'aura plus de père.  
Prenez pitié de lui ! C'est triste, voyez-vous,  
De perdre ses parents, ce sont de rudes coups ;  
A son âge surtout. »

Et tandis que la femme  
Regardait le pauvre homme, émue au fond de l'âme,  
Il lui tendait l'enfant tout taché de son sang.  
Elle le prit alors, lui mit du linge blanc,  
Le coucha près du sien, et revint vers le père,  
Affaibli par le sang qui dégouttait à terre.  
Elle pansa la plaie avec un soin pieux,  
Mettant de la charpie et faisant de son mieux.  
Mais, comme il l'avait dit, la blessure était grave ;  
Pour comble de malheur, ce qui toujours aggrave,  
Le médecin du bourg était beaucoup trop loin.  
Elle fit coucher l'homme en son lit, dans un coin,  
Et les garda tous deux : l'enfant avec le père.

Mais comme ils sont heureux sous les yeux de la mère,  
Comme les deux petits, tout rayonnants d'azur,  
Dorment paisiblement dans ce réduit obscur !

Côte à côte, enlacés, on dirait qu'ils sont frères !  
Semblables à deux fleurs, l'une à l'autre étrangères,  
Confondant leurs couleurs et leurs divins parfums,  
Ils paraissent sourire à leurs destins communs.  
Quant au blessé mourant, le mal trouble son somme :  
Il rêve et parle haut, il pleure aussi, pauvre homme !

D'un côté tant de ciel, de l'autre tant d'enfer !  
Ici le beau printemps, et là le froid hiver !  
Tout se taisait alors. Oh ! nuit terrible et sombre !  
La femme au pied du lit veillait seule dans l'ombre

Mais bientôt le blessé, sentant venir la mort,  
Se leva sur son coude avec un long effort ?  
Puis, tournant ses grands yeux, déjà creux et livides,  
Vers le lit des petits, anges aux fronts candides,  
Il dit d'une voix faible :

« Allez ! C'est bien fini.

Il ne faut pas pleurer ; Dieu là-haut m'a puni.  
C'est justice, d'ailleurs, car je suis très coupable ;  
Tous les noirs attentats dont un homme est capable,  
Je les ai tous commis ; je ne suis qu'un bandit,  
Et j'ai mérité tout. Oh ! je suis bien maudit !  
Quant à mon pauvre enfant, qui dort là si tranquille,  
Il est innocent, lui ; vous lui serez utile.  
Dites-moi, n'est-ce pas, vous le soignerez bien ?  
Oh ! oui, vous le voulez ! Mais, pensez qu'il n'a rien,  
Que j'ai tout perdu, moi ; puis, ce cher petit être  
Est le fils d'un voleur, ça vous gêne peut-être ? »

— « Dormez, répondit-elle, il restera vers moi ;  
Ce sera mon enfant, vous en avez ma foi. »

« Mon Dieu ! fit-il encor, que je vous remercie  
D'avoir mis dans ma nuit cette douce éclaircie,  
D'avoir fait contempler votre ciel étoilé,  
Au malheureux mourant, de l'avoir consolé !  
Et vous, merci ! madame. Oh ! vous êtes bien bonne  
— Voyez-vous ces papiers, tenez, je vous les donne  
C'est là tout mon trésor ; mais promettez d'abord  
De les voir seulement lorsque je serai mort.  
Ils diront qui je suis, je n'ose vous le dire.

(A suivre.)

Louis DUPONT, mars 1883.

**L'EXPRESS DE LYON**

Journal politique, commercial, paraît tous les jours, grand format à cinq centimes. Dans tous les kiosques et chez les marchands de journaux.

Deux feuillets y sont publiés: *La Comtesse Sarah*, par Georges Ohnet; et *Défunt Bricbet*, par Eugène Chavette.

Fil télégraphique spécial. Guichet affecté à recevoir les annonces, ouvert tous les jours de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Bureaux de la rédaction et de l'administration:

65, Rue de la République, 65.

**AVIS**

Le Zig-Zag sera désormais mis en vente le vendredi soir; nous avons cru devoir prendre cette mesure à cause des départs à la campagne s'effectuant déjà le samedi.

**RECTIFICATION**

Dans notre dernier numéro nous avons par erreur imprimé un vers faux dans l'avant-dernière strophe du Premier baiser; c'est: *Pour qu'elle put y voir l'étoile se poser*, au lieu de: *Pour qu'elle y put voir, etc.*

**A TRACASSIN**

Pouponne, *encor huit jours*, grâce à la coqueluche. Doit couvrir ses yeux noirs d'une épaisse capuche.

Aimé DÉLYON.

**JEUX D'ESPRIT**

**Charades**

On fait mon premier quand on marche  
Et mon second quand on se divertit  
Pour aller à m n tout on s'embarque à Perrache  
Ce tout est un séjour que jeune l'on chérit.

**Mot carré.**

Ajoutez s, du mois des fleurs je suis le nom.  
Et moi de femme je suis un nom  
Fait de deux a et de deux mêmes consonnes  
Si je fais une chose en cachette (pardonne)  
Je le fais à ton ... c'est mon trois.  
Quatre est hareng non, frais, puis dur comme le bois.

**Mot en losange**

Je suis une consonne et une arme tranchante.  
Deux couvre tout le jour jambe laide ou charmante  
Trois est un titre dans la noblesse ou l'on voit: ron  
Quatre un légume doux fait par trop de musique  
Cinq est un pied de bois, d'ivoire où l'on s'applique  
A fixer sûrement quelque léger objet  
Dites mon six, c'est lettre habitant dans projet.

OISEAU DU PARADIS.

**Acrostiche**

Reconstruire le sens en remplaçant les X par des lettres qui formeront sur chaque colonne un nom de ville.

Xetit oiseau	Xe ma douce Lison
Xh! vous encore	Xmitez la chanson
Xepette-moi	Xoyeux langage
Xofidèles serments	Xu furtif badinage
Xes lèvres les disaient	Xon son amour volage.

**Solutions du numéro 17.**

Charade: HUMAIN. Deuxième: CHARRUE.



Mot carré	T E E T V T O N
Mot en losange	V O L E T N E Z T

Ont devinés: Georges Vallée. — Labécard. — Labémol. — Blucette, — La Dièze. — Erodisi N. qui ajoute en moralité: Il faut des hommes pour pousser la charrue. — Holo. — Neny. — Oiseau du parad. — Pierrette. — Fleur d'acacia. — Reirvehe. — All Right. — Guesser.

A partir de ce numéro, les personnes qui pendant un mois, auront deviné tous les jeux d'esprit recevront chaque fois une petite prime où sera mentionné leur succès d'Œdipe.

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28

**Grands Magasins de Nouveautés**

A LA

**VILLE DE LYON**

31, Rue de la République, 31

TOUS LES VENDREDIS

**VENTE DE COUPONS**

**SOCIÉTÉ BIOGRAPHIQUE DE FRANCE**

ORGANE:

**« LE BIOGRAPHE »**

**CONCOURS LITTÉRAIRES**

Sous la présidence d'honneur de

M<sup>me</sup> EDOUARD LENOIR

BIOGRAPHIES, PHOTOGRAPHIES (grand format)

Pièces des Lauréats insérées gratuitement dans le *Biographe*.

PRIX:

Médailles argent et bronze, Ouvrages littéraires et diplômes d'honneur

Le programme est envoyé franco sur demande adressée à M. J. CHAPELOT, directeur du *Biographe*, rue Malbée, 91, Bordeaux.

**A FRANÇOIS COPPÉE**

Poème par Antony JOURNOUX

PRIX . 60 CENTIMES

En vente aux bureaux du ROSSIGNOL AIGNAN (Gers)

**LA BALLADE**

Directeur: G. VENTENAT.

Rédacteur en chef: Charles FURSTER.

La *Ballade* ouvre des concours mensuels, ouverts gratuitement à tous ses abonnés.

Le premier est nommé membre d'honneur. Sa *photographie*, sa *biographie* et sa *poésie* sont publiées gratuitement dans la *Ballade*.

Le second reçoit une médaille.

Les ouvrages littéraires sont en outre distribués.

Prix de l'abonnement: 40 fr. par an.

Bureaux: 22, rue Vital-Carles, Bordeaux.

LE

**MARIAGE CHEZ NOS PÈRES**

UN BEAU VOLUME IN-8, RÉCITS ET

LÉGENDES, PAR

ÉVARISTE CARRANCE

PRIX: 5 FR.

Ce livre abonde en curieux détails, dit M. Emile Blemont, du *Rappel*; on y trouve les traditions de chaque province des Vosges aux Pyrénées.

**LA FINANCE POUR RIRE**

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant le Dimanche

MONDAIN, THÉATRAL, POLITIQUE

14, Rue de l'Échiquier, 14, Paris

**EN VENTE**

Au Kiosque n° 31, rue de la République, angle de la rue Pizay

TOUS LES

**JOURNAUX DE LYON ET DE PARIS**

Publications périodiques illustrées ci-dessous:

**Lyon-Feuilleton.**

Les 3 majors.  
Vive la République.  
Histoire de cent ans.  
Les Amours royales.  
Monseigneur.  
Médecine pratique.  
L'affaire de la rue du Temple.  
Les Damnés de Paris.  
La grande Iza.  
Mémoires de M. Claude.

Jean Loup.

Rocambo.  
Hygiène et médecine des 2 sexes  
L'Enfant trouvé.  
Maris de Valentine.  
Coureur des bois.  
A travers l'Océanie.  
La Fille de Nana.  
France et Français à travers les siècles.  
Le Bossu ou le petit Parisien

Garibaldi et son temps.

Théâtre de Victor Hugo.  
Révolution, de Jules Claretie.  
Histoire de France, de Michelet.  
— Révolution, —  
Mystères de la génération.  
GRAND SUCCÈS  
**Le Monde industriel.**  
Etc., etc.

On tient la collection de ces ouvrages à la disposition du public

ENCARTAGE DE PROSPECTUS FAIT CONSCIENCIEUSEMENT

Papier à lettre comique, 25 c. le cahier. — Toutes les nouveautés d jour.

**LINGERIE**

**TROUSSEAUX ET LAYETTES**

Spécialité de Costumes d'Enfants

**M<sup>me</sup> SIMON RAJAT**

Rue de la République, 49, à l'entresol

Préviens sa nombreuse clientèle que la nouvelle installation de ses magasins lui permet d'offrir les mêmes articles que par le passé à des prix sensiblement inférieurs.

Choix considérable de lingerie, nouveautés et costumes d'enfants.

**LES JEUX DU SPHINX**

Passé-temps frivole et amusement d'esprit

Par Léon MERLIN

En vente chez l'auteur, à Saint-Etienne, cours Fauriel, maison Barthélemy, et au bureau du journal.

Prix: 1 fr. 50 c.

**RÉPÉTITIONS**

DE

**LATIN ET DE CALCUL**

POUR COMMENÇANTS

S'adresser au bureau du journal.

**ECOLE D'EQUITATION**

**DUBESSY ET C<sup>ie</sup>**

Pension, Location de chevaux, Selles et Attelages

RUE DUNOIR, 56, PRÈS DE L'AVENUE DE SAXE  
LYON

GRAND  
**Manège Lyonnais**

ÉCOLE  
D'EQUITATION



ÉCOLE  
DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Montbernard, 37, en face du pont Saint-Clair

**Direction MARTINI et GRANGENEUVE**

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COÛRS DE VOLONTARIAT

LEÇONS PARTICULIÈRES et REPRISES tous les soirs, de 8 à 9 heures.

PENSION